

Le Bulletin Freudien n°5

Octobre 1985

MATERNITE, ENFANTS ET MOTS PERDUS

Entretien avec Nicole MALINCONI à propos du livre . “Hopital Silence” (1) (2)

A.C:

(41)J’aurais bien aimé commencer par te demander si tu pouvais dire quelque chose de ton écriture. Est-ce que tu as écrit pour témoigner ou bien est-ce qu’écrire a été ou est devenu pour toi quelque chose d’autre de plus fondamental, de plus....

N.M.

C’est quelque chose qui m’a surpris, d’abord parce que quand j’ai pensé écrire, cela remonte à très loin, cela remonte à mes débuts à l’hôpital ; quand je notais comme cela pour moi des réflexions d’infirmière ou des choses que les femmes disaient dans une chambre, ou dans un couloir ou dans un bureau et dont l’hôpital ne tenait pas compte. Et surtout les infirmières, ce que les infirmières disaient, moi je trouvais cela parfois scandaleux et je pensais : cela blesse. Je pense que je me suis identifiée à ce que les femmes pouvaient vivre quand on leur adressait des mots semblables et je notais cela en me disant qu’un jour je ferais connaître ça. Ne pas taire cela. Je ne comprenais pas pourquoi une femme pouvait avoir tant de haine contre une autre femme et je pensais à ce moment-là répondre dans la haine aussi. Mon idée d’en faire quelque chose, d’en dire quelque chose, c’était répondre à cette haine et j’ai accumulé comme cela un nombre assez important de feuilles de notes prises au hasard, dont je n’ai rien fait pendant des années Et puis, je pense que pour une série de circonstances, pour un tas de raisons cette haine m’est passée ;

(42) mais cela ne me venait pas toujours d’écrire. Alors j’ai vécu un événement dans mon travail qui m’a probablement amenée à faire le pas : j’ai dû quitter l’hôpital. Je me suis dit à ce moment-là que ce n’était pas possible d’avoir entendu ce que j’avais entendu et de ne rien en faire ; enfin, de laisser dormir cela dans un tiroir ; il fallait en dire quelque chose, dans le sens d’une parole cette fois-ci ; plus du tout d’une réponse à la haine mais : quelle est cette parole du corps qui est là présente tout le temps dans un hôpital et que manifestement on n’écoute pas, on n’entend pas. Je pense que c’est cela qui m’a amenée à vouloir écrire là-dessus ; c’est témoigner de ce que j’avais entendu, et aussi d’un lieu que l’hôpital ne reconnaît pas ; je pense que l’hôpital n’admet pas la position de quelqu’un qui n’est ni médecin, ni infirmière et qui ne sert à rien sinon à écouter.

A.C. :

Ce qui était ta position à toi ?

N.M.:

Oui, ce n’est pas une position efficace, on ne soigne pas, on ne règle même quasi pas de problèmes sociaux, mon cas était celui-là ; je ne faisais presque pas de service social, mais j’étais surtout chargée d’accueillir des femmes ; j’écoutais et j’étais tout à fait disposée à retransmettre ce que j’avais entendu auprès des médecins et des infirmières, mais il n’y avait pas de demande, il n’y avait pas d’intérêt pour cela ; chez beaucoup de médecins en tout cas, chez certains oui, mais la majorité ne sont pas prêts à y prêter l’oreille. Mais le fait d’avoir ouvert un lieu de parole, a fait que des femmes sont venues et ont parlé.

(1) Nicole Malinconi : Hôpital Silence, Editions de Minuit, 1985

(2) Entretien réalisé par Anne Crommelinck et Patrick De Neuter.

Mais pour achever sur l'écriture, ce qui m'a surpris et que je disais au début, c'est qu'à partir du moment où j'ai écrit, j'ai pensé écrire un témoignage et puis, je me suis rendue compte que je n'écrivais pas comme j'avais pensé écrire, enfin ... c'est cela qui m'a surpris. Cela m'est venu d'écrire de la manière dont je l'ai fait, ... sans que je le décide ... et ce sont les premiers échos de ceux qui ont lu le texte qui m'ont fait entendre ça, qui m'ont révélé qu'il y avait quelque chose de l'écriture, en plus que le témoignage. De moi-même, je ne m'en étais pas rendue compte, c'est quand quelqu'un a lu les vingt premières pages et qu'il

(43) a réagi d'une certaine manière à l'écriture, que je me suis rendue compte qu'il y avait autre chose.

A.C. :

La preuve, c'est que moi je n'aurais pas imaginé que tu aurais pu écrire en réponse à la haine. Quelque chose a dû te surprendre toi-même et faire qu'un texte devienne autre chose qu'une vengeance ... ta création est devenue une oeuvre poétique. Si tu t'en étais tenue à régler des comptes, je pense que cela n'aurait jamais pu être ce que tu en as fait.

P.D.N.:

En lisant ton manuscrit, j'ai eu l'impression d'un tableau pointilliste qui se découvrait touche par touche, d'un tableau terriblement émouvant tant le ton est vrai et tant sont poignants et révoltants les événements évoqués ; un tableau aussi terriblement noir. Je veux dire, un tableau où prédomine la haine ; la haine de l'avortement particulièrement. N'y a-t-il vraiment que cela dans l'hôpital ? Bien sûr, ton intention n'était pas de faire un travail de sociologue. Néanmoins on peut, je pense, se poser la question n'y avait-il aucun soignant qui trouvait les mots justes ou qui permettait une certaine parole ? Seuls certains médecins semblent un peu plus "humains", attentifs aux paroles dites. Mais en ce qui concerne les infirmières, le tableau est vraiment très noir...

N.M. :

Je ne crois pas que ce soit d'abord la haine pour ou contre l'avortement ; l'avortement est probablement culminant dans le livre et dans cet hôpital là, mais je pense que la haine est tout autant dans les salles d'opération, dans les salles d'accouchement, dans les chambres d'accouchées, ... chez l'infirmière qui s'adresse à une femme qui commence à allaiter et qui est un peu maladroite ; je pense que c'est : partout la seule différence avec l'avortement c'est que, c'est un peu comme les gens qui ont essayé de se suicider et qui se trouvent en réanimation ; quelqu'un m'a dit que dans ce cas-là, le personnel soignant est vengeur, vis-à-vis des gens qui ont raté le ur suicide, un peu comme si c'était intolérable d'avoir voulu décider

(44) de sa vie ou de sa mort ; et pour l'avortement, je crois qu'il y a quelque chose de comparable ; c'est que une femme a décidé, elle a fait un choix et ça porte sur son corps et ça porte même surtout sur un éventuel futur enfant et ça a trait à ce qu'elle s'est autorisée. Toutes ces réactions d'infirmières qui disaient: "elle avait pas besoin d'ouvrir les jambes aussi souvent, elle n'a qu'à payer, il n'y a plus de morale", tout ça avait quand même rapport à ce que la femme s'était autorisée à faire de son sexe, de sa vie de femme ; par rapport à la conséquence qu'elle ne voulait pas, qu'elle ne pouvait pas assumer ; qui était d'avoir un enfant ... je pense que c'est ça qui fait que la haine est culminante dans l'avortement, c'est que c'est un acte décidé par une femme ; selon ce qu'elle croit de son désir, enfin selon son chemin à elle et ça cela révolte l'hôpital, mais je pense que la haine est ailleurs aussi.. un peu comme si ... moi je l'a toujours sentie entre les femmes Chez les médecins c'est différent,

c'est une position d'autorité, c'est un savoir qui annule la parole du corps aussi, mais qui agit comme règle.

Dans l'hôpital, les infirmières ne font pas la loi ouvertement, elles la font en cachette, dans le secret de la chambre, dans la salle de soins, dans la pièce où on fait l'intervention. Il y a quelque chose d'une femme à une autre là, comme si elle devait faire payer quelque chose à une autre femme et que moi je ne sais pas nommer.

Pourquoi cette infirmière qui s'adresse à l'enfant en lui donnant le vase de fleurs pour sa mère, lui dit-elle : "C'est pour mettre le frère ou la soeur que tu n'auras pas"...

D'où ça lui vient ça ? Elle se venge de quelque chose, elle n'a pas su se débrouiller avec quelque chose d'elle qui lui est extrêmement douloureux, qui doit être raté pour qu'elle sorte cela, à un enfant ... je ne saurais pas m'expliquer en détail là-dessus, mais je pense qu'il y a quelque chose entre femmes qui est intense et qui est tout aussi vrai à l'égard d'une accouchée.

P.D.N.:

Cela transparaît beaucoup moins là !

(45) N.M. :

C'est possible parce que c'était surtout violent avec la femme qui voulait interrompre une grossesse.

A.C. :

Mais aussi lorsqu'une mère allaite son enfant et qu'on lui retire...

N.M.:

Oui, quand une infirmière dit à une femme "Avec des seins comme cela, vous n'allaiterez jamais"... C'est terminé, elle n'allaitera plus !

P.D.N.:

A propos, je voudrais aussi te poser une question sur le titre "Hôpital, les mots perdus".

N.M. :

Le titre définitif est "Hôpital silence" ; il a été changé pour des raisons d'édition.

P.D.N.:

Cela étant, le titre du manuscrit m'a étonné dans la mesure où les mots que tu as recueillis sont loin d'être perdus pour tout le monde : on voit justement la parole d'une infirmière qui s'incarne dans le corps d'une mère qui ne peut plus allaiter ; d'autres sont terriblement blessants et doivent à coup sûr laisser des traces sinon dans le biologique au moins dans le psychique : alors, pourquoi ces "mots perdus" ?

N.M.:

Quand j'ai pensé à ce titre-là ... ; en fait, j'aurais préféré ce titre-là J

A.C. :

"Les mots perdus" ?

N.M. :

Oui.

Quand j'ai écrit "Les mots perdus", j'ai pensé à deux choses :

(46) - les mots perdus de celles qui parlent et qui sont ... les patientes et qu'on n'écoute pas quand elles disent : "Est-ce que je saurai encore avoir des enfants si j'ai fait un avortement ?" ou "Quand il est né, j'ai compté tous ses doigts parce que je me demandais s'il allait être normal" ...

C'est perdu ça dans le sens où personne ne capte ça ... C'est quelque chose qui est dit comme ça et personne ne saisit l'occasion d'écouter et savoir pourquoi elle a dit ça ... Ce sont des mots qui n'ont pas de raison d'être à l'hôpital ...

- mais les mots perdus, c'est aussi comme des balles perdues. J'ai pensé aussi aux balles ... qui sont tirées et qui viennent de l'infirmière ou des médecins et qui blessent à tort et à travers ... sans même que les infirmières ou les médecins s'en rendent compte.

A.C. :

Et dont on ne mesure pas les effets ?

N.M.:

Exactement. Il y a des choses qui sont dites comme ça par une infirmière sans même qu'elle s'imagine quel effet cela va avoir d'avoir été dit à ce moment-là ... Cela me fait penser à un autre livre "La mère empêchée" où une mère raconte toute l'incidence qu'a eue une simple phrase d'une infirmière sur elle et donc, sur son enfant, et comment cela n'a pu se résoudre que dans une analyse. Je n'ai plus la phrase exacte en tête mais c'était une phrase tout à fait anodine qui se dit mille fois dans une maternité et qui a fait que cette femme-là, dans cette circonstance-là, a reçu cela comme une blessure et que ça a laissé des traces. (1)

P.D.N.:

D'où viendrait cette haine ? qui en fait, c'est vrai, ne concernerait pas seulement l'avortement, mais aussi la maternité. C'est dans une maternité que l'on pratique aussi l'avortement. Aider à être mère, et aussi l'empêcher. Cela pose la question de savoir comment les médecins et les infirmières sont-ils, sont-elles préparé(e)s à vivre ces interventions ? Où peuvent-elles parler des problèmes subjectifs que cela peut leur poser ?

(47) N.M. :

Quand on les entend parler, quand elles veulent bien se dire un peu, ou en tout cas laisser apparaître leurs questions, quand elles sont entre elles qu'on a bavardé ... elles sont comme tout le monde ... ça veut dire qu'elles ont des difficultés avec leur propre être de femme, leur vie de couple, elles vivent des choses qui ne sont pas nécessairement dans leur désir et probablement que d'avoir constamment devant les yeux des situations qui ne se rapportent qu'à ça ... désirer ... le sexe... mettre au monde...ne pas mettre au monde ... C'est quand même tout le temps des choses extrêmement intenses qu'elles ont là tous les jours devant les yeux et qui doivent les questionner, les ramener à elles-mêmes.

Il faudrait qu'il y ait un endroit justement pour que ça se parle, donc il faudrait que dans la politique de ceux qui gèrent l'hôpital, il y ait du temps et de la place pour ça, qu'on sache que c'est important ; il faut que de la part des infirmières et des médecins, il y ait une demande, sans quoi ça n'aboutit jamais Et là, je pense qu'il y avait quelque chose qui les violentait certainement mais qu'elles n'avaient peut-être plus le courage d'exiger qu'on en parle parce que ça les aurait obligées à dire quelque chose elles-mêmes ; elles préféreraient discuter dans les couloirs ou entre elles ou déverser leur hargne sur les patientes.

(1) Il s'agit du livre de Paule GIRON, La mère empêchée, collection "Libre à elles", Seuil, 1978

A.C.:

Sans doute aussi qu'au départ, elles n'ont pas été concernées par une décision, par un projet de laisser une place à l'avortement dans l'hôpital.

N.M.:

Indépendamment de cette question-là, je pense que, même si elles sont concernées, même si au départ, ça se discute et qu'on les met dans le choix de faire ça, je pense que de toute façon, il faut que pendant que ça se déroule, il faut que pendant la durée, il y ait des moments constants pour parler, pour dire comment tout cela se déroule et dans les hôpitaux, c'est très rare.

A.C. :

Il y avait ta question... tu disais "c'était noir"...

(48) P.D.N. :

Oui.

N.M. :

Mais je ne vois pas comment on devrait taire cela puisque ça a lieu, ça se passe comme cela, ça a lieu !

P.D.N.:

Absolument, ma question ne contient pas du tout un reproche concernant le fait que tu témoignes là de ce qui se passe, se dit et se tait.

Ma question vise simplement à te demander de préciser s'il y a cela et d'autres choses encore, différentes, ou bien si la réalité de l'hôpital n'est faite que de ces mots perdus ou de ces silences dont tu apportes là le témoignage. Autrement dit, peut-on dire de façon générale "L'hôpital, c'est ça" ...vraiment ou "les soignants, c'est ça"...

N.M.:

Si on reprend individuellement les personnes qui travaillent, on ne peut pas dire ça ; c'est certain qu'il y a des médecins, des infirmières, des individus qui ont une oreille, qui travaillent autrement, qui prêtent attention aux dires des patientes. Mais tant que ces choses-là existeront, je pense qu'on pourra dire que, dans l'ensemble, l'hôpital, c'est ça. Moi, j'ai envie de dire que dans l'ensemble, l'hôpital, c'est ça ... Pris individuellement, ce n'est pas la même chose et c'est pourquoi je ne cite personne ; ce n'est pas une accusation de personnes, c'est l'accusation d'un fait global.

Il y a d'ailleurs d'autres endroits qui sont comme ça probablement : la rue, c'est ça ; la prison, c'est ça aussi.

L'hôpital, tel qu'il existe maintenant, telle que la médecine est conçue, étant donné la manière dont on envisage de soigner les gens, c'est ça, c'est déshumanisé, c'est hors parole.

A.C. :

On a un peu l'impression comme ça que les progrès de la médecine sont tellement importants qu'on ne prend plus la peine de se dire qu'il faut parler ; c'est comme si la technicité médicale était tellement performante, que ça devait suffire.

(49) P.D.N.:

Je ne pense pas que les progrès de la science médicale entraîneront nécessairement le maintien de l'aggravation de cet état de chose. Tout dépendra du sens de ce progrès. Si les scientifiques arrivent à prendre en compte les phénomènes subjectifs, imaginaires ou symboliques qu'ils rencontrent au coeur même de leur expérimentation, la science médicale abandonnera d'elle-même ses conceptions étroitement organicistes. Encore faudra-t-il que les médecins praticiens eux-mêmes découvrent ou redécouvrent la dimension de la parole dans laquelle leur pratique est immergée, souvent il est vrai à leur insu focalisés qu'ils sont par l'observation et par l'action biochimique, physiologique ou chirurgicale.

N.M.:

Je pense que, dans le temps, les médecins savaient accompagner quelqu'un qui allait mourir, par exemple. Maintenant, (de nouveau, ne parlons pas individuellement mais de façon générale), l'hôpital n'accompagne pas la mort des gens. On dit : "Elle est sous l'effet des calmants", "C'est la cortisone qui la rend euphorique" ou on dit "Le cancer est à ce stade-là", ... On ne tient même plus compte des propos qu'elle dit puisqu'elle est sous l'effet des calmants et de la cortisone... N'empêche que ce sont ses derniers moments et ce qu'elle dit, elle sait que ce sont ses dernières paroles et qu'elle termine sa vie ; on sent ça I

A.C. :

Et en attendant, c'est à l'hôpital qu'elle le dit, ce n'est pas à la maison !

N.M. :

Ça m'avait frappé la mort de cette femme ... Le jour où elle est morte, j'allais encore lui rendre visite et on m'a dit "Elle est morte". Dans sa chambre, il restait les choses qui étaient là la veille : rien n'avait bougé... le blanc de sa chambre, les draps impeccables ... son corps préparé dans le lit ; il y avait du déodorant sur la table de nuit, il y avait plein de médicaments qui restaient là, les gâteaux qu'on lui avait apportés... C'était fini : la vie de cette femme était finie... On m'a dit "Elle est morte" ... C'était banal. Les choses devaient arriver comme ça ; on n'en a

(50) rien dit ! On n'a pas pris en compte ce qu'elle a pu dire ces derniers jours-là : c'était déjà terminé ; ce n'était plus recevable... C'était la cortisone qui lui faisait dire ce qu'elle disait, ça n'avait plus rien d'une personne... Moi je préfère le dire que comme ça... surtout qu'en expliquant l'évolution de la médecine... on dépersonnalise... je ne sais pas le dire autrement !

Je repense aussi à l'aveuglement du savoir. Je pense à une femme qui venait d'avorter, pour la deuxième fois... et qui, auparavant, avait eu beaucoup de mal à avoir ses enfants parce qu'elle avait fait des fausses couches à répétition... plusieurs. Elle avait eu des enfants... et puis elle avait fait un premier avortement ; elle venait pour un second avortement et elle était tout à fait déchirée parce qu'elle disait que pour elle, le fait d'être enceinte, c'était toujours heureux... Mais elle avait sa vie réelle qui lui fait dire "Je ne veux pas avoir un nombre illimité d'enfants ; je m'arrête à ceux que j'ai... Pour moi, ce n'est plus possible..."

Mais elle se rendait compte qu'elle faisait quelque chose comme une répétition, que ça n'allait pas d'être enceinte et puis d'interrompre sa grossesse. Cela la faisait souffrir. Elle faisait quelque chose qui n'allait pas, contre elle, et elle en était arrivée à parler de faire une ligature des trompes... un acte de contraception définitif... et la manière dont elle en parlait, c'était vraiment lié à arrêter cette répétition-là qu'elle faisait : des bébés, tout le temps des bébés... Elle le disait : "J'ai autre chose dans ma vie". Elle voulait mettre une limite à quelque chose, faire cesser quelque chose. Et elle en était là à parler de ça, quand un médecin est entré ; il a entendu le sujet de la conversation, il a entendu parler de la ligature et, sans savoir comment

elle avait amené tout ça, il lui a dit : “Oui, on peut faire une ligature et vous savez, une ligature, c’est toujours réversible, on peut toujours opérer pour remettre les trompes bout à bout et refaire le passage, donc permettre nouveau une grossesse”. Alors qu’elle venait justement, péniblement, chercher, à travers son idée de ligature, le moyen d’arrêter ce qu’elle faisait là, avec ses grossesses à répétition, le médecin, lui, est venu en bon scientifique et même probablement pour la rassurer, lui expliquer qu’on pouvait revenir en arrière... et je pense que c’était vraiment ça la question : elle venait parler d’une coupure irréversible et lui n’a pas entendu ça. Elle venait crier que oui,

(51) ça lui faisait plaisir d’être enceinte mais que les enfants, c’était terminé et qu’il y avait quelque chose dans sa vie, que ça n’allait pas de vouloir toujours être enceinte comme ça et d’hésiter tout le temps à le garder ou pas... Elle voulait arrêter cette souffrance-là... et lui n’a pas entendu qu’elle voulait arrêter ça... il a entendu qu’elle cherchait simplement un moyen contraceptif comme un autre. Il n’a pas perçu tout son combat intérieur vis-à-vis de quelque chose qui était une répétition.

P.D.N.:

A propos de combat intérieur, puisque tu viens de dire que cette femme vivait douloureusement ces avortements, bien qu’ils soient clairement décidés par elle, il semble que tous les témoignages que tu rapportes de ces mères en parlant dans les mêmes termes, d’un grand conflit intérieur comme si il y avait deux désirs qui n’arrêtaient pas de se battre en elles et que ces enfants étaient souvent dits ou vécus comme des enfants perdus, comme des enfants, d’abord, et perdus, soit qu’elles continuent à vivre comme si elles les attendaient encore, soit que les symptômes perdurent comme si elles étaient encore enceintes.

A.C. :

J’aime bien d’ailleurs quand tu dis “L’insupportable en effet est d’avoir décidé la perte”.

N .M.:

Oui, c’est vrai qu’il fallait qu’elles le nomment, l’enfant, le fait de parler supposait ça d’ailleurs. C’est de dire “Je ne veux pas d’enfant”, parce qu’il ne fallait pas épargner une parole à ce moment-là. Je pense que des femmes et des médecins se réfugiaient derrière le médical en disant : “On va faire ça”, “On va l’enlever”, “On va faire un curetage, on va dire “grossesse”, on ne va pas dire “enfant”. Ils évitaient une parole, mais si on ne l’évitait pas, elles finissaient par dire : “Un enfant... qu’est- ce que c’est ? ” - “Ce n’est pas possible”.

En plus, quand l’avortement était tardif et qu’il fallait provoquer cette fausse couche,... c’était un long accouchement... mais sans enfant. C’était vraiment le sentir sortir de soi comme un accouchement.

(52) Dans le fond, avorter, pour toutes, c’était choisir de perdre. Choisir le moindre mal. C’ d’ailleurs ça que l’hôpital ne comprend pas je pense. Quand l’hôpital se révolte ou se scandalise, parce qu’une femme avorte, l’hôpital ne comprend pas qu’elle choisit le moindre mal, qu’elle choisit quelque chose qu’elle n’a probablement pas souhaité mais il faut bien passer par là, si elle veut suivre ce qu’elle veut vivre comme vie :c’est un passage obligé. Et ce que j’ai ressenti de toutes les femmes, c’est qu’en effet il fallait faire avec cette perte. Et peut-être que celles qui sauront le mieux se débrouiller avec ça, ce seront celles qui ont pu le plus dire qu’elles perdaient.

Je pense à cette femme (qui n’était pas enceinte d’ailleurs), qui a réalisé, à propos de son premier enfant qui avait 10 ans, comment elle perdait son enfant qui devenait grand, qui la quittait, qui n’était plus son plus petit et que c’est en ayant vécu ça, en ayant laissé ça la traverser, qu’elle a pu assumer de faire un avortement, de perdre cet autre éventuel qu’elle

ne désirait pas. Cette femme n'était pas enceinte, mais je pense qu'elle en avait tellement dit sur le fait de perdre un enfant, même celui qui est réel, qui vous quitte, qui grandit,... qu'elle aurait pu faire avec le fait d'avorter, qu'elle aurait pu assumer ça. Ce qui me faisait plus peur, c'étaient ces femmes qui ne savaient pas dire grand-chose sur pourquoi elles ne voulaient pas un enfant, elles avaient peur, elles étaient dans l'incapacité de parler. Et elles s'en allaient de l'hôpital avec leur silence parfois, il y avait très peu de choses qui étaient dites. Et là, je me demandais souvent comment elles allaient vivre cette blessure-là qui n'avait pas été dite. C'est une blessure, de toute manière. On peut dire "c'est un deuil". Il y a des femmes qui partaient en disant : "J'ai le deuil, je m'en vais, je pars, je sais qu'il y a ça comme blessure dans ma vie mais c'était assumé ; ça ne faisait pas sombrer celles qui l'avaient vécu.

Je pense aussi à cette femme qui m'a dit "Il faut vraiment que le corps le veuille : au moment où vous devez pousser, au moment où ça fait mal, au moment où c'est là, il faut que le corps dise à nouveau c'est ça que je désire , il faut que ça passe dans le corps". Elle l'avait dit d'une manière très forte, que c'était son ventre qui jouait à ce moment, ce n'était plus son raisonnement, c'était dans le corps' que ça se passait.

(53) P.D.N.:

Ce qui se dégage des témoignages que tu indiques, c'est le conflit... que tu reprends encore maintenant en disant "elle ne le voulait plus"... comme si il y avait deux vouloirs qui coexistaient... que la question de l'avortement est toujours (du moins dans les témoignages que tu rapportes) une question de deux vouloirs qui coexistent. Qu'il n'y a jamais un vouloir pur comme ça, "Je n'en veux pas" ou "Je n'en ai jamais voulu d'enfants"... ou encore un vouloir de la raison et un vouloir du corps et sans doute aussi il y a "J'ai voulu" et "Je ne veux plus", un vouloir conscient et un vouloir inconscient.

A.C. :

C'est bien dire aussi qu'une femme qui veut se faire avorter met à jour la question de l'enfant que toute femme se pose à un certain moment... cette question de l'enfant qui concerne tout le monde et qui devient peut être insupportable dès l'instant où elle est à ciel ouvert, dévoilée... explicitée...

P.D.N. :

Et cela, c'est probablement que l'hôpital comme science... considère que cela n'appartient pas à leur champ... mais doit-on croire qu'ils ne veulent rien en savoir de ce champ-là?

A.C. :

Ils ne savent rien en faire.

P.D.N.:

Ils ne perçoivent peut-être pas le rapport au corps, au corps organique, de tout ce champ du désir, du vouloir, du conflit intérieur.

N.M.:

Dans le fond sur le désir, c'est difficile d'avoir une parole générale. En effet, je pense que des femmes parvenaient à dire "Moi, comme femme, je ne veux plus être mère". C'était en balance. Etre mère, ou bien des projets qu'elles faisaient, une manière à elles de vivre femmes, qui excluait

(54) d'avoir encore un enfant. Parfois, c'était dit comme ça. Mais souvent, c'était beaucoup plus compliqué que ça. Je pense à une femme qui était venue avec son mari, très fâchée qu'on lui demande de parler au départ : "Nous ne voulons rien dire" ... C'était son droit, disait-elle,

qu'on lui enlève cette grossesse et qu'il n'y ait rien à en dire. Et quand je lui ai dit que non, qu'on respectait tout à fait sa décision, mais qu'il y avait à en dire quelque chose, de pourquoi elle venait... Elle a d'abord dit des choses médicales qui ne me semblaient pas réellement la raison. Je lui ai dit que je pensais, moi, qu'elle avait autre chose à dire, mais que c'était son droit de dire simplement ça et qu'on allait faire l'avortement.

Et puis, son mari m'a dit devant elle que sa femme venait d'avoir une épreuve très dure - qu'elle venait de perdre son père - en fait, la date de la mort du père coïncidait plus ou moins avec la date possible de la conception - et quand le mari a dit cela, cette femme s'est effondrée et a commencé à parler de son père qu'on avait emmené à l'hôpital et qui avait été mutilé à l'hôpital (on lui avait fait une trachéotomie) ; il avait souffert beaucoup et elle avait été très marquée par ça. Quand elle a terminé de parler et que je les ai envoyés dans le couloir pour attendre la suite des événements, ils m'ont appelée, ils sont revenus dans mon bureau, me dire que je devais déchirer tout ce que j'avais noté dans le dossier et qu'elle se rendait compte qu'elle avait mélangé deux choses qui n'étaient pas mélangeables et que ça lui avait fait du bien de parler et qu'elle gardait l'enfant. Je leur ai laissé la possibilité de me recontacter éventuellement quelques jours plus tard pour m'en reparler... et ils ne l'ont pas fait. Ils sont retournés. Tout ça pour dire que c'est important de parler... et pour la question des deux désirs... comment c'est noué, comment c'est mélangé et comment c'est parfois difficile pour la femme elle-même de savoir ce qu'elle veut.

P.D.N.:

D'autant plus que, j'évoquais aussi le désir inscrit dans le corps. Cette femme qui disait "il faut le vouloir vraiment dans son corps" ce qui laisse supposer que le corps pourrait ne pas vouloir.

(55) A.C. :

C'est peut-être ça la chose la plus terrifiante pour un médecin, c'est de se rendre compte qu'après tout on ne sait jamais ce dont le corps est capable.

N.M.:

Et dans l'autre sens c'est vrai aussi, que le corps peut se rebeller à une décision parce que j'ai vu plusieurs femmes décider en toute dernière extrémité de ne pas faire cet avortement, notamment une qui était sur la table et qui a refusé qu'on aille plus loin. Et plusieurs fois j'ai vu que ces grossesses étaient extrêmement fragiles, des grossesses "à risques" comme on dit, des menaces de fausses couches, une femme qui a dû être hospitalisée pendant sa grossesse, un enfant qui est né et qui a posé des problèmes tout de suite ... que veut dire tout ça ?

P.D.N. :

Comment expliques-tu que des médecins, infirmières des responsables de nursing qui sont quotidiennement confrontés à ce genre de situations semblent si peu conscients de l'importance de cette dimension de la parole ?

N.M.:

Moi je dirais qu'ils en ont peur, et ils continuent à soigner de cette manière- là, rapide, efficace, qui morcelle le corps.

P.D.N.:

Efficace ? Façon de parler, ce n'est pas ce que ton livre laisse entendre.

N.M. :

Si, elle est efficace. Pour eux, c'est efficace ça. Quand on ne veut plus d'enfant, on cisaille, on bouche les trompes, on colmate, on enlève... c'est une médecine qui va à l'efficacité, elle rate, ça c'est autre chose ; dans leur tête, c'est l'efficacité qui est visée, la rapidité, c'est la norme, c'est ce qui est souhaité, qu'il y ait ratage, c'est déjà une autre question.

P.D.N.:

N'y a-t-il jamais de mère ou de femme qui ont avorté, qui sont venues parler de ce qui s'avère être après-coup une décision malheureuse. Ces

(56) femmes qui, sous certaines pressions extérieures, décident de garder leur enfant après avoir voulu avorter, ou encore ces femmes qui avortent et qui après coup en éprouvent une irréparable meurtrissure ; toutes ces femmes qui regrettent leur décision ne viennent-elles jamais en parler à l'hôpital ?

N.M. :

Si, elles vont en reparler. Elles vont dire "je n'ai plus mes règles comme avant, ce n'est plus la même chose, j'ai du mal ou j'ai du lait..." mais tout ça est pris comme un organe à inspecter, à soigner. C'est couper un morceau, on étudie la matrice, mais on n'écoute pas ce qu'elle dit à propos de sa matrice. C'est pour ça que je disais "efficace" : comment veux-tu continuer à exercer une médecine comme on la veut maintenant si l'on se met à s'embarrasser d'une série de questions et à s'apercevoir alors que tout est différent ? Je pense que c'est la peur qui explique que les médecins soient sourds à ça. C'est parce qu'on a séparé en deux mondes le SAVOIR, les choses à expliquer, les choses explicables sur tout ce qui est le corps et l'ETRE HUMAIN, qui a un nom qui vit ça. C'est coupé, c'est séparé.

A.C. :

Je voudrais te demander ce que ça te laisse d'avoir écrit ce livre. Est-ce que tu as envie de continuer à écrire ? Qu'est devenue ton intention de départ ? Qu'est-ce que l'écriture a eu comme effet sur ça ?

N.M.:

En tout premier lieu, j'ai envie de continuer à tel point qu'au départ, quand je suis venue ici, je me sentais plus capable de parler de "qu'est-ce que c'est écrire" plutôt que de l'hôpital. J'ai dû faire un effort intérieur pour me dire "c'est vrai, je vais parler de l'hôpital". Peut-être la chose qui m'attache le plus maintenant, c'est continuer à écrire.

A.C. :

On sent tellement dans ton livre que l'écriture a dû avoir un effet sur toi, par ton style...

(57) N.M. :

C'est une écriture lente. C'est lent. Je pense que j'écris à peu près une fois pour toutes. Ce que j'écris, je ne le rature pas, quasi pas mais c'est extrêmement lent. Il me faut comme le temps de me remettre, pendant des heures parfois, dans une ambiance, à propos de ce que je vais écrire. Ça me fait penser que peut-être, pour encore te répondre, écrire sur l'hôpital, c'est une manière de terminer avec l'hôpital pour moi, parce que j'avais les notes que j'avais prises, mais au-delà des notes, j'ai mis beaucoup de temps à me remettre dans cette ambiance-là, dans ces paroles avec les femmes de l'hôpital, maintenant, j'ai l'impression d'avoir fini ce travail.

P.D.N. :

Une sorte de travail de deuil ?...

N.M. :

Oui, sûrement de ne pas l'avoir laissé suspendu, d'avoir quitté l'hôpital en ne leur disant rien.